

age que toi, ma pauvre Martine, je ne veux plus m'occuper de tout cela. Ce sera déjà trop que j'aie à le faire le jour du mariage.

— Laissez-moi tout ce soin, répondis-je.

Je fis comme je le proposais. Je m'occupai de tout. Cela nécessita plusieurs entrevues avec André. Je les suis sans choc nouveau : mon parti était pris, fermement pris. Toutes mes espérances étaient oubliées, ma vie ordonnée jusqu'au dernier jour. Je songeais uniquement à Rose. Si j'avais pu briser ce mariage, je l'eusse fait sans hésitation, non par regret pour moi, mais par crainte pour Rose. Malheureusement, il ne fallait plus songer à détourner ma sœur de cette idée. Je me promis, du moins, de faire tout mon possible pour en atténuer les suites.

L'avant-veille du mariage, j'allai chercher Rose à Bécherel. Elle se montra heureuse et me remercia avec chaleur, jurant qu'elle m'aimerait toujours, que, toujours, je pourrais compter sur son appui et sur celui d'André.

Quoique, selon l'ordre formel de mon père, la cérémonie dût se célébrer avec la plus grande simplicité, j'avais tenu à ce que Rose fût brillamment parée. Je l'embrassai en la félicitant.

Elle me rendit mon baiser avec une sorte de condescendance. Je surpris, même, plus d'un coup d'œil jeté dans la glace : sans doute elle établissait une comparaison entre son visage et le mien.

— Soigne bien ta beauté, Rose, dis-je presque malgré moi, car sur elle seule, peut-être, repose l'affection d'André.

— Vraiment, répliqua, Rose, avec humeur ; il semble que tu prennes à tâche de me faire les plus tristes prédictions !

(*A continuer*)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.